

Samuel White Baker



*L'enfant
du naufrage*

Samuel White Baker

L'enfant du naufrage



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066307769

TABLE DES MATIÈRES

[PRÉFACE](#)

[CHAPITRE I.](#)

[CHAPITRE II.](#)

[CHAPITRE III.](#)

[CHAPITRE IV.](#)

[CHAPITRE V.](#)

[CHAPITRE VI.](#)

[CHAPITRE VII.](#)

[CHAPITRE VIII.](#)

[CHAPITRE IX.](#)

[CHAPITRE X.](#)

[CHAPITRE XI.](#)

[CHAPITRE XII.](#)

[CHAPITRE XIII.](#)

[CHAPITRE XIV.](#)

[CHAPITRE XV.](#)

[CHAPITRE XVI.](#)

[CHAPITRE XVII.](#)

[CHAPITRE XVIII.](#)

[CHAPITRE XIX.](#)

[CHAPITRE XX.](#)

[CHAPITRE XXI.](#)

[CHAPITRE XXII.](#)

[CHAPITRE XXIII.](#)

place

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

SIR SAMUEL W. BAKER

L'ENFANT
DU NAUFRAGE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR M^{ME} PAULINE FERNAND

Et illustré de 10 gravures sur bois

SIXIÈME ÉDITION



R
BAK

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Droits de reproductions réservés.

PRÉFACE

Table des matières

Depuis la publication de l'Albert N'yanza et des Tributaires du Nil en Abyssinie, j'ai reçu des lettres nombreuses de jeunes gens qui me sont connus seulement par leur correspondance. Encore sous l'impression des livres où je racontais toutes les difficultés de mes courses en Afrique, ils m'ont écrit pour m'exprimer leur juvénile admiration.

Comme preuve du prix que j'attache à ces témoignages d'un intérêt enthousiaste, je dédie aujourd'hui à la jeunesse de huit à quatre-vingts ans un récit où la fiction se combine avec des faits réels. Peut-être ces aventures feront-elles passer agréablement quelque longue soirée d'hiver. J'ai fait tous mes efforts pour rester dans les limites de la vraisemblance; mais, je le confesse ici, et j'en demande pardon, j'ai pris avec l'astronomie une liberté un peu grande, car on trouvera dans cette histoire une éclipse de soleil qui ne se rencontre pas dans l'almanach.

S. W. BAKER.

CHAPITRE I.

Table des matières

Le naufrage.

Sur la terrible côte de Cornouailles, au milieu de cette falaise inhospitalière contre laquelle l'Atlantique vient briser ses flots furieux, on voyait, à la fin du siècle dernier, un petit hameau formé de deux ou trois groupes de huttes presque toutes construites avec des barques hors de service et simplement sciées par le milieu. La quille, recouverte d'une couche épaisse de goudron, abritait maintenant ceux qu'elle avait portés sur les eaux pendant leur vie aventureuse de pêcheurs et de contrebandiers.

L'emplacement était admirablement choisi: une fissura profonde s'ouvrait dans le mur à pic qui se dressait à plus de cent mètres au-dessus des flots, et par cet étroit passage, large de quelque cent cinquante pieds, on pénétrait dans une crique de très-petite dimension, le diamètre du fer à cheval ne dépassant pas deux cents mètres.

Cette petite baie, entourée de roches abruptes, formait un amphithéâtre caché au reste du monde, et son existence ne se révélait au voyageur que sur le bord même du précipice; le paisible bassin sommeillait à ses pieds, et, par la brèche taillée dans la falaise, son regard contemplait le vaste horizon de la mer. Le reflux découvrait les sables sur une grande étendue; mais, à l'heure de la pleine eau, le clapotis des vagues retentissait sur les cailloux de la berge où étaient rangées les barques du petit port, tandis que les

filets et les divers engins pour la pêche des crabes et des homards séchaient étalés sur les pierres.

De tous côtés la grève était jonchée de nombreuses épaves, lugubres débris que le flot apportait dans la baie: douves et cercles de tonneaux, éclats de planches et restes de bordages attestaient que plus d'un bon navire était venu se perdre avec sa cargaison contre la ceinture de fer de Cornouailles. Bien peu de personnes échappaient au naufrage pour en raconter l'histoire. Sur une longueur de plusieurs lieues, aucun autre port que l'Anse aux Sables ne s'ouvre dans la redoutable falaise. Certaines portions de l'immense muraille, plus exposées que les autres à l'action des flots, avaient croulé dans la mer, et par le beau temps, et à marée basse, ces roches glissantes, couvertes d'une longue chevelure d'algues et de varechs, offraient un dernier et périlleux refuge au nageur que sa lutte avec la tempête jetait sur ce cruel rivage. Mais de sourdes rumeurs accusaient les mariniers d'être encore plus barbares que leur inhospitalière demeure; on se disait tout bas qu'à la pêche et à la contrebande ils ajoutaient encore la sinistre profession de naufrageurs.

Le village de l'Anse aux Sables se composait d'une vingtaine de huttes, semées çà et là, au hasard de la convenance de leurs propriétaires: la plupart de ces cabanes, placées à vingt ou vingt-cinq mètres du niveau de la haute mer, sur les plateaux étroits formés par les éboulis de la falaise, s'appuyaient contre le roc puissant dont la cime se dressait à bien des centaines de pieds au-dessus de leur toit. Devant la porte, un petit jardinet clôturé de débris de bordages témoignait presque toujours des soins et du

goût de la famille, et les brillantes fleurs qui s'épanouissaient dans ce coin chaud et abrité, contrastaient singulièrement avec la teinte noire du vieux bateau devenu maisonnette.

Autour de chaque cabane, des bâtons fourchus plantés en terre et blanchis par un long usage soutenaient des lignes de chanvre d'où flottaient au vent les vareuses bleu foncé, les chemises de laine, les bas gris des pêcheurs, entremêlés avec les cottes des femmes et les jupons bleus s'arrondissant à la brise.

Toutes ces demeures se dissimulaient si bien sous l'abri de la falaise, qu'une pierre jetée d'en haut pouvait tomber d'aplomb sur leurs toits; le village n'avait avec le reste du pays d'autres voies de communication que les petits sentiers serpentant en zigzag sur la roche escarpée. Une seule habitation, située à quelque distance, ne paraissait pas chercher l'ombre et montrait au voyageur que la côte n'était pas absolument déserte: à soixante mètres environ du niveau de la baie, sur une terrasse naturelle qu'on ne pouvait atteindre que d'en bas, et par un étroit chemin taillé dans le roc vif, s'élevait une jolie maisonnette construite en poutrelles goudronnées, arrachées à quelque vieux navire, et dont les interstices étaient remplis d'argile soigneusement passée au lait de chaux; elle s'adossait à la haute falaise de marbre rouge qui la dominait encore de plus de trente mètres; la verveine de Louisiane en tapissait les murs, et d'épais buissons de myrte embaumaient le jardin.

De ce poste avancé, le regard, franchissant le goulet de la baie, se perdait sur l'immensité sans bornes de l'Océan

ou revenait plonger bien au-dessous du mur de l'enclos, sur le petit port et ses bateaux amarrés au rivage. Au milieu de ces embarcations, on distinguait du premier coup d'œil la Jeune-Marie, joli lougre tout neuf d'environ quarante tonneaux.

C'était le 19 août 1791: une lourde et chaude soirée succédait à la plus accablante des journées d'été, un silence de mort régnait sur les eaux, et une brume jaunâtre assombrit l'horizon au moment où le soleil disparut derrière les vagues; de longues et minces stries de nuages pommelés, nuancées encore de pourpre par ses derniers rayons, prirent soudain des teintes d'un noir livide. Les hirondelles rasaient le sol et les mouettes poussaient des cris sauvages en suivant les marsouins qui chassaient le maquereau à l'entrée de la baie. Il ne pleuvait plus depuis bien des semaines, et une température torride avait desséché le pays.

La nuit allait commencer, la mer et l'atmosphère se confondaient tellement dans ce morne crépuscule qu'on ne pouvait rien distinguer sur les flots; un calme effrayant s'étendait sur ces ténèbres croissantes.

Une très-vieille femme, aux allures masculines, essayait pourtant de pénétrer de son regard la brume mystérieuse qui cachait l'horizon. Accroupie sur la muraille basse qui dominait la mer, elle se dodelinait à cette vertigineuse hauteur, son menton pointu et semé de poils blancs appuyé sur ses genoux, pendant que, pour assurer sa position, ses mains longues et nerveuses se rejoignaient autour de ses chevilles. Sans bas ni souliers, elle portait un jupon de serge bleue tout en loques, et une grande vareuse de même

étouffée; un vieux surouâ, bonnet de marin en peau huilée, couvrait sa tête et descendait sur ses maigres épaules, laissant échapper des mèches de cheveux gris que le peigne ne connaissait plus depuis bien des années; sa figure, brunie par la vieillesse, le hâle et la bise, était décrépite, cadavéreuse et n'avait plus rien de féminin; un nez osseux, long, mince et recourbé descendait jusqu'à ses lèvres serrées; il eût été difficile de dire son âge qui paraissait flotter entre soixante-quinze et quatre-vingt-dix ans. Dans le silence du soir, elle fixait un regard intense sur les flots sombres, en murmurant à voix basse: «Sud-ouest! sud-ouest! La bonne chance vient du sud-ouest. Ha! ha! ha! Voici la tourmente!»

L'obscurité croissait toujours; la noire silhouette de la vieille sorcière disparaissait dans les ténèbres; sa présence ne se révélait plus que par un gloussement joyeux à chaque bouffée du vent, qui se levait par intervalles, quoique l'air fût encore calme comme la tombe.

Une lumière brilla derrière la vitre de la maisonnette à une vingtaine de pas du mur.

L'intérieur de cette demeure offrait un singulier mélange de soin et de désordre. Les filets de pêche étaient suspendus au plafond; des morceaux de liège et des plombs de rechange, enfilés sur des cordes minces, retombaient en festons des chevilles fichées dans les parois. En travers des soliveaux, des rames et des gaffes soutenaient des planches formant une sorte de grenier où s'empilaient confusément nombre d'engins de pêche ou d'objets de ménage; une couche de fin sable blanc recouvrait le pavé de briques, et des géraniums plantés dans des vases

vernissés en rouge égayaient les fenêtres en treillis. Une grande horloge de bois, au-dessus de laquelle le roi Georges s'étalait dans son cadre noir, occupait la première place sur la cheminée, garnie en outre d'une jolie collection de coquillages et surmontée d'un grand sabre et d'une demi-douzaine de mousquets. Plusieurs portraits de navire décoraient les murailles; un seul d'entre eux, flanqué de pistolets d'abordage, avait les honneurs d'une resplendissante monture de cuivre: c'était un lougre toutes voiles dehors et filant vent arrière; on y lisait en lettres dorées: «La Jeune-Marie, quarante tonneaux.»

L'habitation se composait d'une salle à manger d'une chambre à coucher et d'une petite arrière-cuisine dont la falaise formait le mur d'appui. La pendule vint à sonner.

«Est-ce neuf ou dix heures? demanda une voix mâle et fortement accentuée, sortant de la pièce voisine.

— Je n'avais guère le cœur à compter, répondit une femme; mais je le vois, il est dix heures.»

Un instant après, un homme jeune encore, type magnifique du marin anglais, entra dans la chambre et s'approchait de la table où était assise celle qui venait de parler.

«Ne sois donc pas si triste, ma bonne Marie, dit-il d'une voix rude quoique sympathique; c'est un malheur, mais qu'y pouvons-nous faire? Tes sanglots ne le rappelleront pas à la vie! Il faut se résigner et attendre de meilleurs jours. Pauvre enfant! bien des nuits de tempête lui seront épargnées!»

Loin de consoler la pauvre femme, ces paroles causèrent une nouvelle explosion de larmes; elle ensevelit sa figure dans ses mains, et, le front appuyé contre une vieille Bible

ouverte sur la table, elle s'abandonna sans réserve à sa douleur.

Fille d'un bon fermier du voisinage, mariée depuis un an à Paul Grey, dont les manières franches et la fière tournure avaient emporté le prix couru par bien d'autres amoureux plus riches ou mieux posés, Marie, avec sa taille élégante et admirablement bien prise, son teint éblouissant, ses grands yeux profonds, sa chevelure blonde, simplement tordue derrière la tête, tombant en lourdes masses au-dessous de sa ceinture, pouvait certainement passer pour une des plus jolies fleurs des beautés rustiques de son pays. Depuis le jour de ses noces, elle s'était trouvée heureuse entre toutes les femmes; et la joie indicible de la mère, pressant son premier-né sur son cœur, avait mis le comble à sa félicité. Mais la mort venait de passer dans cette demeure; elle avait emporté le petit enfant; à peine ce fils, image charmante de son père, avait-il appris à sourire, qu'il s'endormit du froid sommeil de la tombe!

«Pourquoi si vite reprendre, ô mon Dieu! ce que tu m'avais donné ?»

Et vainement la jeune mère cherchait la réponse dans sa Bible, elle ne savait que pleurer!

Paul Grey regrettait son enfant, mais sa rude vie de mer luttait victorieusement en lui contre un chagrin trop prolongé ; l'avant-veille, il avait porté lui-même le petit cercueil au cimetière, et les larmes qu'il laissa tomber dans la fosse furent les dernières qu'il versa pour son fils. «Nous aurons peut-être meilleure chance une autre fois!» répétait-il à sa femme avec la philosophie optimiste du marin.

Paul était, nous l'avons dit, d'une beauté remarquable; il avait vingt-huit ans tout au plus, mais son teint bronzé par le soleil et les tempêtes lui en aurait fait donner davantage; sa taille, bien au-dessus de la moyenne, ne paraissait cependant point trop haute, tant elle était proportionnée à la largeur herculéenne de ses épaules. A son mariage il avait employé toutes ses ressources, voire même emprunté quelque peu, pour faire construire le lougre neuf, maintenant amarré dans le port; ce petit navire était la perle de ses yeux, et, avec celle dont il portait le nom bien-aimé, il occupait la première place dans le cœur du marin. Sur toute la côte de Cornouailles, on n'eût pu trouver embarcation plus coquette ou femme plus jolie que les deux Maries de Paul Grey.

Le lougre ne naviguait que depuis une année, et il s'était déjà fait une réputation de fin voilier; mais de vagues rumeurs, se rattachant à ses soudaines disparitions ou à ses rapides retours, excitaient les méfiances des gardes-côtes, et dans le village voisin plus d'un pêcheur insinuait que la Jeune-Marie était une rusée commère qui la baillait belle à la douane. Certes les marinières de l'Anse aux Sables méritaient leur double renommée de contrebandiers et de pilleurs d'épaves; on les accusait même d'aider la mer dans son œuvre sinistre et d'attirer le navire en perdition sur les rocs où il venait se briser, mais personne n'aurait pu prouver la connivence directe de Paul. Les matelots du petit lougre se recrutaient tous parmi les gens du lieu, et telle était l'influence du jeune capitaine et le respect qu'il savait inspirer, que bien peu d'agents du fisc se seraient aventurés à lui faire l'insulte d'une visite domiciliaire. Du reste, disait-

on, il comptait parmi les gardes-côtes des amis qui fermaient volontiers les yeux sur les allées et venues de la Jeune-Marie. Le commandant du poste, placé à huit kilomètres de là, lieutenant de vaisseau qui avait perdu le bras gauche dans un combat contre une frégate française, se trouvait être un ancien camarade d'école de Paul Grey. Joe Smart, comme le nommait familièrement celui-ci, était un brave marin, à la physionomie franche et ouverte. Agé de trente ans environ, et possesseur d'une fortune assez rondelette en dehors de ses appointements, il avait soupiré pour la jolie fermière, et quoique les refus de Marie Dale eussent déchiré son cœur honnête, il se consolait en songeant qu'elle avait fixé son choix sur son ancien ami. Sur un simple billet, il lui avança même cinq mille francs pour armer son navire, et comme cette transaction n'était connue que des parties contractantes, les visites du capitaine Smart à la maisonnette blanche équivalaient pour Paul à un certificat de bons rapports avec la douane. Ce jour-là même, le commandant, descendu à l'Anse aux Sables pour embrasser le petit matelot qui devait être son filleul, venait d'apprendre la triste nouvelle, et, voyant la douleur de la jeune mère, il n'avait su que lui presser la main avec une profonde sympathie et s'en retourner au poste presque aussi désolé que si cette perte lui eût été personnelle.

La soirée s'avancait: Paul, assis près de sa femme, soutenait sa tête charmante sur son épaule et essuyait les larmes de ses grands yeux bleus, lorsqu'un coup sec fut frappé sur la fenêtre; ils se tournèrent vers la croisée, et aperçurent la face hideuse de la vieille mégère qui venait de

quitter sa faction sur le parapet du jardin. — Son nez mince s'aplatissait sur la vitre, et une expression de joie féroce éclairait sa physionomie sinistre.

«Viens donc! criait-elle. Il fera bon cette nuit. Entends-tu la cloche?

— Bah! répondit Paul. Il ventera grand frais, je le sais bien! mais la Jeune-Marie est en sûreté, mouillée sur deux ancres, et ne risque pas de chasser dans le port!»

L'instant d'après la figure avait disparu, et la vieille, ouvrant la porte, clopinait sur le plancher.

«Ah! la belle nuit! nuit noire comme le goudron, brume épaisse sur la mer! pas un souffle de vent au large, mais là-haut, écoutez-le râler comme un agonisant. Ce sera la dernière nuit de quelques-uns; mais pour d'autres, ah! quelle chance! Encore la cloche!

— Que dites-vous là, mère Lie? Du bas de la falaise on ne peut entendre la cloche de l'église!

— De l'église! Ha! ha! ha! La cloche de l'église! C'est le glas qui tinte pour les trépassés de cette nuit. L'église, c'est le brouillard de mer! Ils sonnent leur cloche! et le navire vient se jeter à la côte. Ah! la belle, nuit! Alerte, Paul! tu auras les bons morceaux!»

Mère Lie était la veuve d'un certain Étienne pendu quelque cinquante années auparavant pour crime de piraterie: d'aucuns prétendaient qu'elle aurait mérité le même sort, et, de mémoire du plus ancien habitant du village, elle avait été le mauvais génie de l'Anse aux Sables. Vivant d'aumônes, s'affublant au hasard des guenilles abandonnées par ses voisins, elle couchait dans un vieux bateau renversé et se chauffait l'hiver avec des débris de

naufrages. De longues et patientes observations l'avaient tellement familiarisée avec la marée, les vents, les courants et autres phénomènes locaux, que les ignorants pêcheurs du village avaient la plus grande confiance dans ses pronostics et la croyaient en relation avec les puissances de l'enfer: ils lui attribuaient le pouvoir de soulever les tempêtes et de jeter un sort sur le navire poussé vers les côtes. — Un «bon» naufrage étant pour eux une bénédiction suprême, la vieille prophétesse devenait, naturellement, un personnage de première importance, et toute haïe qu'elle était, nul n'aurait eu la hardiesse de lui rien refuser. Marie Grey seule osa manifester hautement son incrédulité complète, mais les imprécations que la sorcière murmura contre elle ayant été bientôt suivies de la mort de l'enfant, on ne manqua pas d'y voir une preuve nouvelle de la puissance occulte de mère Lie. En dépit de la violente répulsion de la jeune femme, la mégère avait maintenant choisi pour observatoire le jardin de Paul Grey, et là, comme un vautour en sentinelle, elle perchait des heures entières sur le mur de la terrasse, sans souci du précipice qui s'ouvrait sous ses pieds à une profondeur de plus de soixante mètres.

Paul n'ignorait pas que l'horrible joie de la sorcière annonçait la tempête; se levant de son siège, il écarta doucement sa femme, qui se suspendait à son bras, comme fascinée par le regard fixe de la vieille, et ouvrit la porte pour regarder la mer: une bouffée soudaine éteignit la lumière, et Marie, seule dans les ténèbres, se sentit glacée jusqu'à la moelle des os en écoutant le sinistre refrain de la

sorcière qui marmottait sur le seuil: «La chance vient du sud-ouest! le glas des trépassés tinte dans le brouillard!»

Une nouvelle rafale ébranla la maisonnette: un pâle éclair illumina l'obscurité brumeuse; la profonde basse du tonnerre se fit entendre et une violente bourrasque d'air froid balaya la falaise; puis succédèrent quelques instants de morne silence pendant lesquels le bruit de la cloche frappa distinctement l'oreille du marin. Plus de doute! un navire égaré dans les ténèbres, fuyant devant la tempête qui venait du sud-ouest, était entraîné hors de sa route par le fort courant; il portait droit sur le dangereux promontoire qui, s'avancant au loin dans les eaux, formait un rempart de fer, à moins d'un kilomètre de l'Anse aux Sables. La cloche tintait toujours: la brise soufflait de mer, et, d'après l'intensité du son, Paul put juger que le bâtiment était encore éloigné de près de deux kilomètres. — Les terribles coups de vent, interrompus par des accalmies plus effrayantes encore, furent bientôt suivis d'une rafale violente qui fit voler le sable et les petits cailloux contre les vitres où la lumière brillait de nouveau. Un long roulement de tonnerre résonna dans le lointain comme une décharge de grosse artillerie; le rugissement de la tempête et la colère des vagues grondant sur la berge rocheuse finirent par dominer tous les autres bruits.

Paul rentra chez lui et ferma promptement la porte.

«Où est cette femme? demanda Marie, encore toute tremblante; certes, je crois bien plus à sa méchanceté profonde qu'à son pouvoir surnaturel, mais tout mon sang se fige quand elle me regarde comme elle l'a fait ce soir!

— Elle est en train de déguerpir de la falaise; comment? je ne m'en soucie; mais bien habile elle sera, si elle ne se laisse pas enlever comme une plume et jeter en bas par la bourrasque qui m'a presque renversé. Mais elle ne se trompait point, Marie: un navire est en perdition tout près d'ici, et un miracle pourrait seul le sauver, par ce terrible ouragan qui le pousse à la côte!

— Oh Paul! c'est affreux! Pauvres créatures, elles vont être broyées sur les rochers! Si nous allumions un fanal pour les avertir!»

Marie Grey ne savait point encore quelle fête c'était qu'un naufrage pour les pêcheurs de l'Anse aux Sables; elle n'eût guère compris la joie cruelle qui les animait en ce moment. Paul lui-même, endurci par une longue habitude, ne considérait plus ces terribles sinistres que comme la suite naturelle et inévitable de l'imprudence ou des fausses manœuvres de l'équipage.

«Nos voisins te seraient médiocrement reconnaissants de ta pitié, Marie. Il n'arrive pas souvent que la mer leur jette une si belle curée. Tout n'est qu'heur et malheur, et la perte du navire sera pour eux une fameuse aubaine. Mais tu tiens à ton idée? Soit, allumons un feu. Cela donnera peut-être au pilote une dernière chance de salut. Apporte une brassée de copeaux pendant que je roule le vieux baril de goudron qui est sous le hangar: nous aurons bientôt une belle flambée. Bien, voilà l'affaire. N'approche pas du mur! C'est à peine si je puis moi-même résister aux coups de vent. Assieds-toi sur la pierre, près de la fenêtre. Je vais chercher le feu.»

Peu d'instants après, une flamme vive et claire, activée par le souffle puissant de la brise, s'élançait par l'ouverture

de la futaille et montait fièrement dans les airs, illuminant la blanche maisonnette et la falaise qui la surplombait. Le marin s'occupait sans relâche à l'entretenir en y jetant des éclats de planches goudronnées.

«Si seulement, dit-il, le brouillard voulait bien s'élever! Du reste, il ne résistera pas longtemps à une semblable tempête!»

Une lueur subite brilla sur la mer, et fut bientôt suivie d'une forte détonation.

«Ils ont vu notre feu! s'écria Marie. Grâce à Dieu! ils pourront encore se sauver!

— C'est un signal de détresse! Ils sont entraînés vers les rocs. Le feu les a avertis, mais il n'y a d'autre espoir pour eux que dans leurs câbles et leurs ancres.»

Le rideau de brume se déchira soudain: la lune, voilée jusqu'alors, étincelait par intervalles entre les nuages noirs qui passaient sur elle, menaçants et rapides. Un magnifique navire, serrant au plus près le vent, les huniers au bas ris, essayait de lutter contre la tempête et le courant, dont les forces réunies le poussaient à la côte. La flamme brillante allumée sur la falaise venait de révéler aux marins l'imminence du péril; en toute hâte, ils avaient jeté deux ancres, et, le navire tourné maintenant vent debout, ils serraient les voiles et filaient les câbles jusqu'à leur plus grande longueur.

La violence de l'orage augmentait toujours; le rugissement de la mer furieuse se brisant contre les rochers, le bruit des galets qu'elle roulait dans ses vagues le cédait à peine au fracas du tonnerre, dont les sourds grondements se répercutaient sur les eaux: le puissant

navire n'était plus que le jouet des ondes déchaînées. Les lames gigantesques s'avançaient vers la baie, menaçant d'ensevelir le noble vaisseau sous leurs cataractes écumantes; chaque coup de mer en balayait les ponts, mais il se relevait vaillamment et reprenait son équilibre assez tôt pour résister à la vague suivante.

La tempête devenait ouragan; les flots énormes battaient sans relâche sur la falaise, lançant leurs blanches fusées à une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. Il était environ deux heures. Paul et sa femme avaient longtemps contemplé cette terrible scène, et alimenté le feu jusqu'à ce que leur provision de combustible fût à peu près épuisée: la flamme jetait encore quelques mourantes lueurs.

«Va te reposer, Marie, nous n'avons plus rien à faire maintenant; si les ancres tiennent quelques heures encore, la mer se calmera peut-être et le navire pourra échapper.»

Une ombre passa sur le mur de la maisonnette; on entendit le ricanement de la mère Lie; elle s'approcha du feu et réchauffa ses vieilles mains ridées.

«Ha! ha! ha! marmottait-elle. La chance vient du sud-ouest! Quelle corde de chanvre pourrait résister à nos braves rochers de Cornouailles! Tout cassera avant le matin! Au lit, au lit, Paul! tu t'éveilleras frais et dispos pour la récolte! Au lever du soleil, il y en aura pour tous.»

Frappée d'horreur à cette sinistre prophétie, Marie rentra chez elle pour fuir la présence de la sorcière, se jeta tout habillée sur sa couche et, en dépit de son anxiété, s'endormit bientôt d'un lourd sommeil. Paul, à tout événement, faisait provision de câbles et de cordages. La

vieille, rassemblant les braises fumantes, y jeta le peu de copeaux qui restaient encore et s'assoupit auprès de la flamme, sans souci de l'ouragan qui à chaque rafale jetait des ondées d'étincelles contre le mur de la maison.

Cette nuit-là, il y eut à l'Anse aux Sables bon nombre de veilleurs. Mère Lie avait fait sa ronde et annoncé partout «la chance du sud-ouest».

Il était cinq heures du matin, Paul venait de terminer ses préparatifs et se laissait aller au sommeil, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par la vieille qui ouvrait la porte en criant:

«Debout! debout! et vivement! Un des câbles a cassé ; le mât se brise; viens vite!»

Il s'élança au dehors, suivi de sa femme qui jetait à la hâte son manteau sur ses épaules.

«Que Dieu leur soit en aide!» murmura-t-elle en arrêtant ses yeux sur la mer bouleversée.

Le navire n'était plus dans la même position; il avait chassé sur ses ancres et se trouvait maintenant à moins d'un kilomètre de la côte, juste à l'entrée de la petite baie dont le goulet étroit, mesurant tout au plus cinquante mètres d'ouverture, avait échappé à l'attention des malheureux marins. Le bout du câble, scié par le roc aigu, traînait paresseusement dans les eaux, pendant que l'aussière, encore solide, se tendait comme une barre d'acier à chaque coup de mer qui venait frapper les bossoirs. Les chaînes de fer, qui depuis ont sauvé tant de bâtiments et d'équipages, étaient fort rares alors, et les cordes de chanvre se limaient bientôt sur ces roches tranchantes. La situation du navire, secoué par la mer

furieuse à l'extrémité d'un seul câble, devenait toujours plus désespérée. C'était un beau trois-mâts de douze cents tonneaux, appartenant sans doute à la Compagnie des Indes. Son mât de misaine, rompu à quelques pieds du pont, flottait maintenant sur les eaux, et les marins se hâtaient de couper le grand mât pour alléger le navire et diminuer la tension de l'aussière.

Cette manœuvre irritait au plus haut point la fibre nautique de Paul Grey.

«Imbéciles! criait-il, frappant du pied la terre et gesticulant aux malheureux matelots comme s'ils avaient pu le voir ou l'entendre, carguez donc le grand foc! filez le câble et mettez le cap sur la rive; dégagez la voile de misaine et droit sur l'Anse aux Sables.»

Certes, si les excellents marins qu'employait la Compagnie des Indes eussent soupçonné l'existence de ce havre, il ne leur aurait pas été difficile d'y pénétrer et de sauver ainsi leur navire; mais ils ne connaissaient pas la côte et ne pouvaient distinguer l'étroit passage au milieu des brisants qui heurtaient sur les rocs leurs crêtes blanchissantes. La petite baie, si paisible d'ordinaire, était elle-même une mer houleuse. Les grandes lames, arrêtées dans leur élan, balayaient le goulet et venaient rouler sur la grève, inondant d'écume la proue de la Jeune-Marie; mais les écoutilles en étaient soigneusement fermées, et, mouillé sur un câble long, le joli lougre n'avait rien à craindre.

Les matelots continuaient leur œuvre désespérée. L'un après l'autre, les derniers mâts tombèrent à la mer. Paul suivait avec son télescope toutes les opérations, et les expliquait à sa tremblante compagne.

«Ils font un radeau avec les espars, dit-il, mais comment s'en servir au milieu de ces brisants! Ah! il y a des enfants et des femmes! Pauvres malheureux! Ils sont là, sur l'arrière, se serrant les uns contre les autres!

— Ah Paul! cher Paul! ne pouvons-nous plus rien pour eux?» s'écria Marie en proie à la plus douloureuse émotion. Son deuil récent éveillait dans son cœur une indicible sympathie pour les mères et les enfants qui sous ses yeux allaient être séparés pour toujours!

Le marin abaissa sa longue vue:

«Le câble vient de casser; ils sont perdus!»

En effet, le navire, qui jusque-là avait sa proue vent debout et sa poupe dirigée vers la côte, bondit soudain sur le flot, et, malgré un coup de mer qui l'ensevelit quelques secondes sous une avalanche d'écume, commença à tourner sous l'effort de la tempête, et, précipité dans l'entre-deux des lames, présentait maintenant le flanc à la rafale. Une vague monstrueuse, déjà prête à déferler, arrivait sur lui; à peine se relevait-il pour la rencontrer, que le terrible flot le couchait sur le côté et balayait ses ponts sous son écroulement formidable; un instant, on ne vit plus qu'une masse confuse d'écume bouillonnante, roulant quelque chose de noirâtre au milieu de ses tourbillons, puis la carcasse désemparée se montra de nouveau; seulement le tillac, jusque-là encombré par la foule, était presque désert: plusieurs matelots se cramponnaient vigoureusement aux cordages encore solides; un autre coup de mer en diminua le nombre, et maintenant, couché sous chaque lame, le malheureux navire, jouet du courant et de la tempête, était entraîné au large du goulet de l'Anse aux

Sables, vers la Roche de Fer, l'écueil redouté qui, à trois cents mètres environ du rivage, montrait de temps à autre sa tête menaçante au-dessus des flots qui venaient se briser sur elle en formant un épouvantable ressac.

Paul pointa son télescope sur le navire naufragé, il était maintenant à peu de distance du récif.

« Ils mettent le canot à la mer! Quelques femmes sortent des cabines. Bien! le canot est paré ; on les y descend! Au large! Bravo! Nage ferme vers le goulet! Attention, voici une lame! Couchez-vous tous à l'arrière! Ah! malheur! la barre se brise! Mon Dieu! ils sont perdus! »

Une vague furieuse s'effondrait sur l'embarcation, qui disparut dans l'abîme après avoir oscillé quelques instants: Marie sanglotait.

Le pauvre navire, tantôt soulevé par le flot, tantôt enseveli dans le ressac, dérivait pesamment vers la Roche de Fer. Une lame puissante l'entraîna enfin dans sa course irrésistible, et, le chargeant sur sa croupe énorme, le laissa soudain retomber sur l'écueil avec un fracas qui retentit au loin sur la côte; il y resta fixé, gisant par le travers, la vague déferlant sur lui comme s'il eût fait corps avec le récif, et l'embrun rejaillissant en fusées, pendant que la mer roulait entre ses ponts.

Il n'était plus possible d'espérer que personne eût survécu au naufrage. Paul voulait renvoyer sa femme à la maison, mais elle ne pouvait se résoudre à quitter ce terrible spectacle, et prit avec son mari le sentier en lacets qui conduisait à la berge. Hommes, femmes, enfants, tout le village était rassemblé, attendant que la mer démolît le navire et en jetât la cargaison à la côte; par une semblable

tempête, on ne songeait pas à descendre au pied des falaises battues par l'Océan furieux, mais la marée basse allait bientôt découvrir un étroit ourlet de grève, où échouerait sans doute une bonne partie des épaves; pour le moment on attendait celles que les flots ne pouvaient manquer de pousser dans la petite baie.

Pendant une heure environ, la coque du navire soutint les assauts de la mer qui s'acharnaient sur elle, mais à mesure que chaque vague se retirait, d'immenses cascades retombaient de ses bordages disjoints; puis le roufle tout entier se détacha de l'arrière; la poupe, soulevée par une lame énorme, fut broyée sous la chute de cette montagne d'eau; il ne restait plus que l'avant, encore fixé au milieu des rochers; la mer était désormais souveraine maîtresse de l'épave: ballots de marchandises, caisses, boîtes de thé, barils, colis de toutes sortes flottaient dans les tourbillons d'écume. Un long cri d'allégresse s'éleva des groupes qui couvraient le rivage, et, quelques minutes après, deux grandes futailles portées sur la crête d'une vague franchirent l'entrée du goulet; elles vogaient de conserve, et paraissaient amarrées l'une à l'autre. Par un mouvement instinctif, la foule entière se précipita vers la mer, et les naufrageurs les plus redoutés de la côte s'élancèrent les premiers au milieu des brisants pour se saisir de cette proie; mais telle était la violence du ressac que, renversés aussitôt par les puissantes volutes des lames, ils se sentaient entraînés vers la pleine mer par le retrait de la vague; ils ne purent regagner le rivage qu'avec l'assistance des villageois qui, formant une chaîne en se donnant la main, réussirent à les ramener sur la terre ferme.

Paul Grey avait pu franchir la ligne des brisants, et, une longue corde mince enroulée sur ses épaules, il luttait virilement contre la mer furieuse. — Souvent il disparaissait sous le flot, d'autres fois il plongeait à travers la masse liquide au moment où elle s'inclinait sur sa tête pour l'emporter dans sa course.

«Bravo! criaient plusieurs voix de femmes.

— Il doit y avoir du fameux trois-six là dedans, ou ils ne flotteraient pas si bien! grommelait un coquin à mine rébarbative que le ressac avait forcé de reculer.

— A Paul l'aubaine! mais gare à lui s'il ne partage pas!

— Bah! répondait un autre pêcheur; il ne pourra les haler à terre, et si nous lui donnons un coup de main, il faudra bien qu'il partage! Là ! enfin il les tient!»

En effet, le nageur avait pu se saisir de l'épave, il y fixa prestement le crochet attaché au bout de sa corde, puis se tourna vers le rivage, tenant entre ses dents l'autre extrémité du rouleau qu'il jeta loin de lui.

Marie contemplait avec orgueil ce vigoureux combat avec les brisants, que seul le brave marin avait vaincus ce jour-là ; elle frappait des mains avec enthousiasme et courut la première en tête de tous ceux qui s'avancèrent pour soutenir son mari aussitôt qu'il prendrait pied sur les galets roulants. Sa chevelure avait rompu ses liens et flottait au vent en longues boucles confuses; l'émotion rosait ses joues et illuminait ses grands yeux; jamais Paul Grey ne l'avait vue si belle que lorsque, tout ruisselant d'eau salée, il pressa sa main sur la grève.

«A toi mon butin, chère Marie! quoi que ce soit, je te le donne!

— Part à deux! rugit celui qui avait déjà parlé et qui, se saisissant du filin, commença à le haler vers le bord avec l'aide empressée de plusieurs camarades.

— Arrière tous! s'écria Paul, écartant des épaules deux ou trois pêcheurs sans plus de cérémonie que s'il avait eu affaire à des gamins. La corde est à moi, et nous verrons si vous me la casserez!» Puis, avec le plus grand soin, brassée après brassée, il ramena le câble jusqu'à ce que les barils fussent près des brisants; une lame plus forte les poussa vers la berge, et une douzaine de marins se précipitèrent dans l'eau pour les tirer sur la grève. A peine les eurent-ils soulevés qu'ils se regardèrent désappointés. — «Nous sommes volés! Les futailles sont vides.»

Marie s'approcha aussitôt. Deux poinçons à rhum, d'une contenance de cinq cents litres environ, étaient fixés côte à côte au milieu d'un cadre solide formé de rames brisées. Derrière ce radeau, et probablement arrangée pour soutenir une personne au-dessus de l'eau, se trouvait une forte corde sur laquelle s'entortillaient encore quelques mèches de cheveux soyeux et blonds; sans doute ils avaient dû s'emmêler autour de mains trop faibles pour rester longtemps cramponnées au câble sauveur. Une caisse recouverte d'un morceau de prélat cloué sur les bords, de manière à en préserver l'intérieur de l'invasion des vagues, était soigneusement amarrée entre les deux futailles. Là peut-être se trouvait la proie si convoitée.

«J'en aurai ma part!» cria le même bandit, poussant Marie de côté et s'emparant de la caisse; mais le poing fermé de Paul s'abaissa sur sa tête et l'envoya rouler sur les cailloux.

«Holà ! vous autres! ceci m'appartient; je ne refuse pas de partager, mais je veux d'abord savoir ce que c'est. A bas les grappeurs jusqu'à ce que Marie ait choisi son lot!»

Paul Grey était de taille à se mesurer à la fois avec les deux plus solides gaillards du village. Aussi personne ne souffla mot, et on attendit l'ouverture de la caisse mystérieuse. Le marin abattit avec une pierre la tête des clous, puis arracha la toile goudronnée et les traverses de bois qui la soutenaient. Un magnifique cachemire était déployé au-dessous; puis venait un carré de flanelle rose. Avec la plus vive curiosité, Marie enleva ce dernier voile et recula aussitôt en poussant un cri de surprise répété par tous les assistants: pâle comme l'albâtre, et sans doute endormi du suprême sommeil, reposait un petit enfant de deux mois environ, la parfaite image de celui qu'elle venait de perdre. Était-ce bien possible? Un miracle leur rendait ce fils tant pleuré ?

«Je ne l'entends pas respirer!» dit-elle, tremblante d'émotion comme si son cher petit mort lui eût apparu soudain.

«L'air lui aura manqué ! répondit Paul, touché lui-même de cette merveilleuse ressemblance. L'eau n'a pas pénétré dans la caisse: ces étoffes sont humides seulement. Je te l'ai dit, Marie, mon butin est à toi; j'emporte donc ceci là-haut, nous verrons ce qu'il y a à faire.»

— «La chance vient du sud-ouest,» marmotta une voix cassée, et la figure ridée de mère Lie se baissa sur l'enfant; elle fit entendre un gloussement sinistre, et posant ses doigts desséchés sur sa poitrine: «Ha! ha! Marie Grey! la

chance vient du sud-ouest, mais tu n'auras jamais d'autre fils que celui que vient de te jeter le naufrage! Ha! ha!

— Va-t'en, misérable sorcière! cria Marie, blessée au cœur, va-t'en épouvanter tous ceux qui te ressemblent, mais laisse en paix moi et les miens?»

La figure de la vieille prit une expression diabolique, elle gronda sourdement, cracha par terre, et croassa de sa voix rauque: «Qui vivra, verra!»

«Viens, Marie, reprit Paul, qui avait détaché la caisse et la chargeait sur son épaule, laisse-la en repos. Et vous, la mère, si vous essayez d'attirer malheur sur elle, je vous jetterai aux crabes la prochaine fois que vous monterez là-haut. Tenez-vous-le pour dit!»

Ils quittèrent la foule, et atteignirent bientôt la maisonnette. Marie posa avec précaution la caisse sur le plancher, enleva les couvertures, et, enveloppant l'enfant de flanelle chaude, le pressa contre sa poitrine et lui frictionna vigoureusement l'épine dorsale: les membres étaient encore souples; elle commençait à espérer. La fenêtre et la porte, largement ouvertes, laissaient entrer la fraîche brise qui soufflait de mer, et Marie épiait avec anxiété quelque signe de retour à la vie. Au bout de quatre ou cinq minutes, les lèvres s'agitèrent faiblement, et, après une heure de soins assidus, elle avait la joie de l'entendre crier à pleins poumons; elle lui choisit des vêtements dans la petite layette mise de côté naguère, et, le serrant doucement contre elle, se trouva heureuse encore, en le voyant presser avidement son sein, comme s'il eût retrouvé sa propre mère. Elle regardait cette créature charmante reposer dans ses bras, et ne se rappelait plus ses larmes

passées; elle se sentait l'esprit troublé et vivait maintenant comme dans un rêve: tant de scènes différentes s'étaient succédé sous ses yeux! son deuil, la tempête, le naufrage, et ce mystérieux enfant, vivante épave que la mer venait de jeter sur son cœur!